

DSDEN DU TARN
COLLÈGE AU CINÉMA

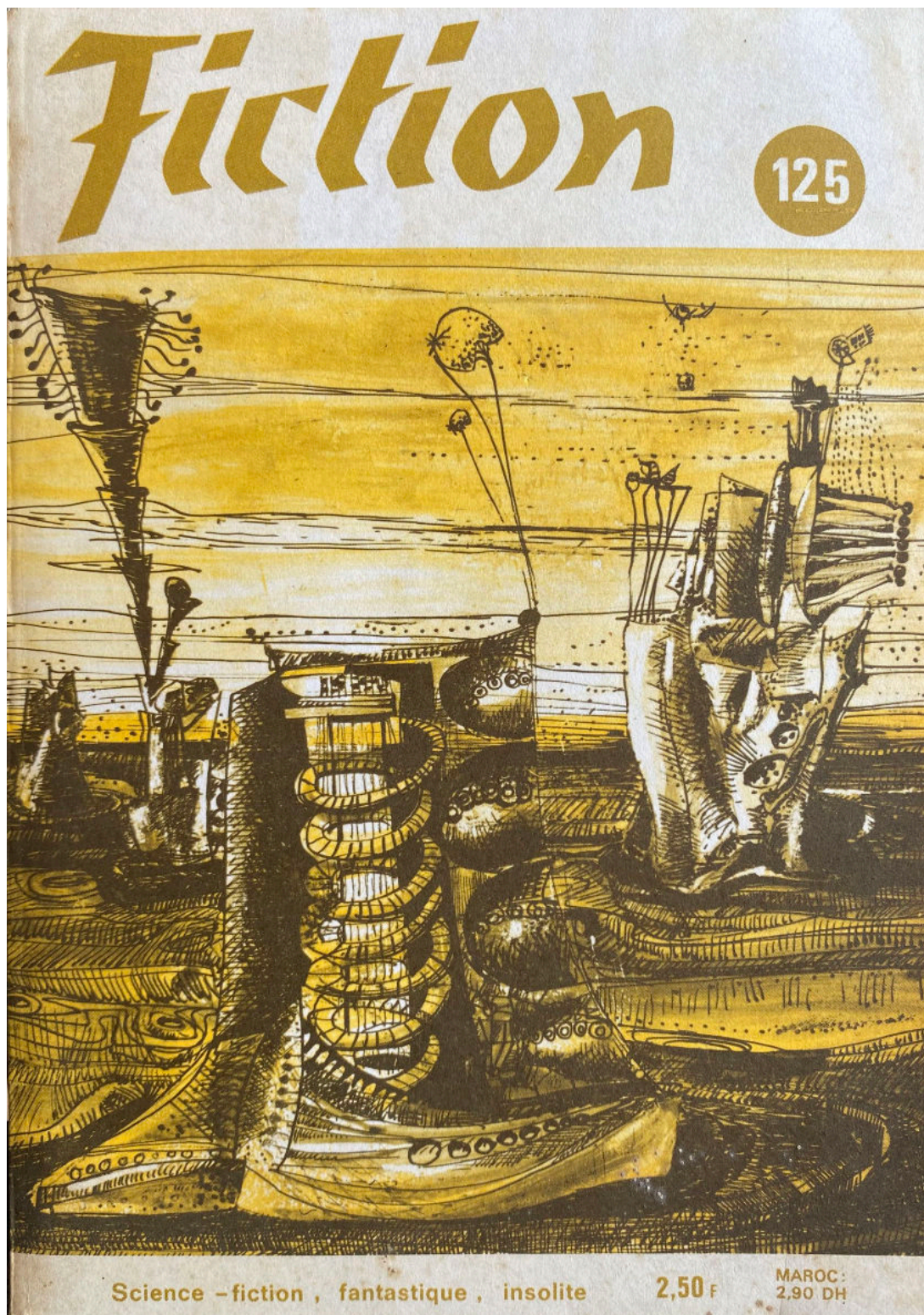
INVASION LOS ANGELES
John Carpenter
USA – Couleur – 1988 – 93 min

MÉDIA-TARN
Plan Ciné-Tarn

LES FASCINATEURS (RAY NELSON, 1963)

TRADUCTION FRANÇAISE DE LA NOUVELLE **EIGHT O'CLOCK IN THE MORNING** (RAY NELSON, 1963)

TRADUITE DE L'ANGLAIS PAR MICHEL DEUTSCH, PUBLIÉE DANS LA REVUE **FICTION N°125**, 1963



RAY NELSON

Les Fascinateurs

« Nous appartenons à quelqu'un d'autre, » s'écriait Charles Fort. La science-fiction a fait grand usage de cette affirmation, et on ne compte plus les histoires de Grands Galactiques régentant secrètement nos actes et nos destinées. Ray Nelson, fan avéré de S.F., s'empare allègrement du sujet. Les amateurs de bonnes vieilles histoires d'horreur trouveront peut-être un charme nouveau à celle-ci, d'un tour tout moderne.

A la fin du spectacle, l'hypnotiseur ordonna à ses sujets : « Réveillez-vous ! »
Un phénomène insolite se produisit alors : l'un des sujets se réveilla vraiment.

La chose n'était encore jamais arrivée. L'homme réveillé s'appelait George Nada. Il cligna des yeux devant la mer de visages qui emplissait le théâtre. Sur le moment, rien ne lui parut anormal. Soudain, il remarqua, ici et là au milieu de la foule, des visages non humains. Ceux des Fascinateurs. Ils étaient évidemment là depuis le début de la séance mais comme il était le seul à être véritablement éveillé, George Nada était de ce fait le seul également capable de les reconnaître pour ce qu'ils étaient. En un éclair, il comprit tout — et en particulier que, s'il se trahissait, les Fascinateurs lui donneraient immédiatement l'ordre de revenir à son état antérieur. Et qu'il obéirait.

Il quitta la salle, s'enfonça dans la nuit étincelante de néon, prenant bien soin de ne pas laisser voir qu'il distinguait la chair verte, la silhouette reptilienne, les yeux multiples des maîtres de la Terre. « T'as du feu, mon pote ? » lui demanda l'un d'eux. George lui donna du feu et s'éloigna.

A mesure qu'il avançait, George apercevait les affiches où s'étaient enroulées les photos des Fascinateurs et qui portaient différentes injonctions : « Travaillez huit heures, distrayez-vous huit heures, dormez huit heures » ; ou bien : « Mariez-vous et multipliez-vous ». Un poste de télévision installé dans une boutique attira son regard mais il se détourna précipitamment. S'il ne fixait pas les yeux sur l'image du Fascinateur que renvoyait l'écran, il pouvait résister à l'ordre : « Restez branché sur ce poste. »

George vivait seul. La première chose qu'il fit, une fois dans sa chambre, fut de couper la télévision. Mais il entendait encore celle des voisins. La plupart du temps, les voix étaient humaines mais, par instant, celle des Etrangers, arrogantes et qui ressemblaient étrangement à des croassements, parvenaient à ses oreilles. « Obéissez au gouvernement, » glapissait l'un. « Nous sommes le gouvernement, » disait l'autre. « Nous sommes vos amis. On fait n'importe quoi pour un ami, n'est-ce pas ? »

« Obéissez ! »

« Travaillez ! »

Soudain, le téléphone sonna.

George prit l'écouteur. C'était un Fascinateur.

— « Allô, » fit la voix grinçante. « Ici votre contrôleur, le chef de police Robinson. Vous êtes un vieil homme, George Nada. Demain, à huit heures du matin, votre cœur s'arrêtera de battre. Veuillez répéter. »

— « Je suis un vieil homme. Demain, à huit heures du matin, mon cœur s'arrêtera de battre. »

Le contrôleur raccrocha.

« Non, » murmura George. « Non, il ne s'arrêtera pas. »

Pourquoi voulaient-ils le voir mort ? se demanda-t-il. Le soupçonnaient-ils d'être réveillé ? Probablement. Quelqu'un l'avait peut-être repéré, avait peut-être remarqué qu'il ne réagissait pas comme les autres. S'il était encore vivant, le lendemain, à huit heures et une minute, ils auraient une certitude.

« Inutile de rester ici pour attendre la fin, » se dit-il.

Et il ressortit. Les affiches, la télévision, les ordres lancés de temps en temps par un Fascinateur qu'il croisait n'avaient plus pouvoir sur lui bien qu'il fût pourtant fortement tenté d'obéir, de voir les choses comme ses maîtres voulaient qu'il les vît. Il fit halte à l'entrée d'une ruelle. Un Etranger y était appuyé contre un mur. George s'avança vers lui.

— « Va-t-en, » grogna la chose en braquant ses yeux mortels sur George.

Et George sentit sa volonté vaciller. L'espace de quelques secondes, la tête reptilienne se dissipa, se transforma en visage humain. Un sympathique visage d'ivrogne. Bien sûr ! Il fallait qu'il fût sympathique, cet ivrogne... George ramassa une brique et, de toutes ses forces, écrasa la figure du poivrot. Un bref instant, tout se brouilla ; puis un sang verdâtre jaillit du visage et le lézard s'écroula en se tordant convulsivement. Il mourut très vite.

George traîna le cadavre dans un coin d'ombre et le fouilla. Il trouva une radio minuscule dans une poche et, dans une autre, un couteau et une fourchette d'une forme bizarre. De la radio s'échappait un jargon incompréhensible. George la laissa à côté du corps mais il conserva les couverts.

« Fuir est impossible, » songea-t-il. A quoi bon les combattre ? »
Mais c'était peut-être faisable, après tout.
Pourrait-il réveiller les autres ? Cela valait la peine d'essayer.
Il se rendit chez Lil, son amie. Elle vint lui ouvrir en peignoir
de bain.

— « Je veux que tu te réveilles, » dit-il.

— « Je suis réveillée. Rentre. »

Il entra. La télévision fonctionnait. Il l'éteignit.

— « Non. Ce que je veux, c'est que tu te réveilles vraiment. »
Elle le dévisagea d'un air incompréhensif. Alors, faisant claquer
ses doigts, il s'écria : « ÉVEILLE-TOI ! Les maîtres t'ordonnent de
t'éveiller. »

La jeune femme le considéra avec méfiance. « Tu es fou ou
quoi ? En voilà des façons de se conduire ! » Il la gifla. « Ça suf-
fit ! » s'exclama-t-elle. « Qu'est-ce qui te prend ? »

— « Rien, » murmura George, vaincu. « C'était seulement pour
blaguer. »

— « Pour blaguer ? Tu me donnes des claques pour blaguer ? »

Quelqu'un frappa à la porte.

George alla ouvrir.

C'était un Fascinateur.

— « Vous ne pouvez pas faire moins de bruit ? » fit la créature.

La chair et les yeux reptiliens s'estompèrent légèrement et
George distingua l'image vacillante d'un gros homme en bras de
chemise. C'était encore un homme quand George lui enfonça le
couteau dans la gorge mais ce fut un Fascinateur qui s'écroula
par terre. Nada le tira à l'intérieur de la pièce et referma la porte
d'un coup de pied.

— « Qu'est-ce que tu vois ? » demanda-t-il à Lil en désignant
du doigt le bouquet d'yeux de sa victime.

— « Mr... Mr. Coney, » balbutia-t-elle, pétrifiée d'horreur. « Tu...
tu l'as tué... comme si de rien n'était. »

— « Ne crie pas, » jeta-t-il en avançant sur elle.

— « Non, George, je ne crierai pas. Je te jure que je ne crierai
pas mais, pour l'amour de Dieu, lâche ce couteau. » Elle recula
jusqu'au mur contre lequel elle se colla.

George comprit qu'il n'y avait rien à faire.

— « Je vais t'attacher. Mais dis-moi d'abord où habitait ce
Mr. Coney. »

— « La première porte à gauche quand on va vers l'escalier.
Georgie... Georgie... Ne me torture pas ! Si tu dois me tuer, fais-le
proprement, s'il te plaît, Georgie... Je t'en prie. »

George ligota Lil à l'aide de draps et la bâillonna. Puis il se mit
en devoir de fouiller le cadavre. Encore une de ces radio miniatures
parlant dans une langue inconnue, encore des couverts. C'était
tout.

George se dirigea vers la porte que Lil lui avait indiquée.

Il frappa et un reptile demanda : « Qui est-ce ? »

— « Un ami de Mr. Coney. Je voudrais lui parler. »

— « Il est sorti mais il va revenir tout de suite. » La porte s'entrebâilla, laissant apparaître quatre yeux jaunes. « Voulez-vous entrer pour l'attendre ? »

— « D'accord, » répondit George en détournant son regard des yeux jaunes.

— « Vous êtes seul, » s'enquit-il tandis que le Fascinateur lui tournait le dos pour refermer.

— « Oui. Pourquoi ? »

Nada lui ouvrit la gorge par-derrière et entreprit de perquisitionner dans l'appartement.

Il trouva des os humains, des crânes, une main à demi dévorée. Et également des bacs où flottaient d'espèces d'énormes limaces. « Les petits, » se dit-il. Et il les tua jusqu'au dernier.

Il y avait aussi des armes d'un modèle totalement inédit. George en déchargea accidentellement une mais, heureusement, l'engin était silencieux. Apparemment, c'étaient de petits dards empoisonnés qu'il éjectait.

Nada empocha l'instrument, fit main basse sur la plus grande quantité possible de munitions et retourna chez Lil. A sa vue, la jeune fille, terrifiée, se recroquevilla sur elle-même.

— « Ne t'affole pas, mon petit chou, » fit George en ouvrant son sac. « Je viens seulement t'emprunter les clés de la voiture. »

Il les prit et redescendit.

La voiture était rangée dans le parc où Lil se garait habituellement. Il l'identifia à son pare-chocs cabossé. Il s'installa au volant, démarra et se mit à rouler au hasard. Il roula quatre heures, se creusant désespérément la cervelle pour trouver une issue. Il alluma la radio mais, contrairement à son attente, il n'y avait pas de musique. Rien que des nouvelles et c'était uniquement de lui qu'il était question. De lui, George Nada, le fou homicide. Le présentateur était un des Maîtres mais une certaine crainte était discernable dans sa voix. De la crainte ? Pourquoi aurait-il peur ? Qu'est-ce qu'un homme pouvait faire ?

Le barrage n'étonna pas George qui prit une rue latérale avant de l'atteindre. Inutile de songer à faire une petite balade aux champs, se dit-il.

Ils venaient de découvrir ce qui s'était passé chez Lil ; aussi étaient-ils probablement à la recherche de la voiture de la jeune fille. Nada abandonna l'auto dans un endroit isolé et prit le métro. Là, il n'y avait pas d'Etrangers. Peut-être aurait-ce été déchoir que d'emprunter ce mode de locomotion. Peut-être, plus prosaïquement, parce qu'il était trop tard.

Quand, finalement, George en aperçut un, il sauta hors du wagon et remonta à l'air libre.

Il y avait un bar à deux pas. Il y entra. A la télévision, un Fascinateur répétait sans se lasser : « Nous sommes vos amis. Nous sommes vos amis. » Cet imbécile de lézard semblait effrayé. Pourquoi ? Que pouvait bien faire un homme seul contre eux tous ?

George commanda un demi. Soudain, il prit conscience de ce que le Fascinateur qui parlait à la télévision était sans aucun pouvoir sur lui. Son regard revint sur l'écran. Et il songea : « Il faut qu'il croie qu'il est capable de m'y obliger. Au moindre soupçon de peur de sa part, son pouvoir hypnotique disparaît. » Le portrait de George apparut sur l'écran et Nada s'engouffra dans la cabine téléphonique. Il appela son contrôleur, le chef de police.

— « Allô... Robinson ? »

— « Lui-même. »

— « Robinson, ici George Nada. J'ai trouvé le moyen de réveiller les gens. »

— « Quoi ? George... Ne quittez pas. Où êtes-vous ? »

Il raccrocha, régla sa consommation et quitta le bar. Il retrouverait sans doute l'origine de la communication.

Il prit à nouveau le métro. Dans la direction centre.

L'aube se levait quand il pénétra dans l'immeuble abritant le plus important des studios de télévision de la ville. Il étudia le plan mural et gagna l'ascenseur.

Le flic de faction devant le studio le reconnut. « Eh ! Vous êtes Nada, » fit-il, suffoqué.

A contre cœur, George dut le liquider d'une flèche empoisonnée.

Il lui fallut encore tuer d'autres personnes, y compris les ingénieurs de service, avant d'entrer sur le plateau. Il y avait beaucoup de bruit dehors : ululement des sirènes de la police, cris, cavalcades dans les escaliers... L'Etranger était assis devant la caméra.

« Nous sommes vos amis, » disait-il. « Nous sommes vos amis. » Il ne vit pas George s'approcher et, quand ce dernier tira, le Fascinateur s'interrompit au beau milieu d'une phrase, atteint par la flèche. Mort, il conservait la même attitude en face de l'objectif de la caméra. George s'approcha du cadavre et, imitant la voix croissante des maîtres, il lança dans le micro : « Réveillez-vous. Réveillez-vous. Voyez-nous tels que nous sommes et tuez-nous ! »

Et c'est la voix de George que, ce matin-là, toute la ville entendit. Mais c'est l'image du Fascinateur qu'elle voyait. Alors, pour la première fois, la ville se réveilla et la guerre commença.

George n'assista pas à la victoire. Il mourut d'une crise cardiaque. A huit heures du matin, exactement.

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original : Eight o'clock in the morning.